

ASSOCIATION DU SOUVENIR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE RUSSE EN FRANCE (1916-1918)
СОЮЗ ПАМЯТИ РУССКОГО ЭКСПЕДИЦИОННОГО КОРПУСА НА ЗАПАДНОМ ФРОНТЕ (1916-1918)
Anciennement « Association des officiers russes, anciens combattants sur le front français »

Présidents d'honneur
Général Henri GOURAUD+
Prince Serge OBOLENSKY+



**LA GAZETTE DE L'OURS MICHKA,
LA MASCOTTE DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE RUSSE**

Avec les meilleurs vœux de l'ASCERF pour 2014 !

N° 10 – décembre 2013



**2014-2018
CENTENAIRE DE LA GRANDE GUERRE**

SOMMAIRE

<i>Le mot du Président</i>	2
<i>La construction de la Mémoire des brigades spéciales russes en France. Le cimetière et l'église de Saint-Hilaire-le-Grand</i>	3
<i>Attachés militaires et officiers en mission en Russie : le regard des militaires français sur la Russie, à la fin du règne de Nicolas I^{er}</i>	8
<i>Dépêche télégraphique du Général Foch à l'Attaché Militaire de l'Ambassade de France en Russie</i>	19
<i>Carnet du Jour</i>	21
<i>Office</i>	21
<i>Publication</i>	21
<i>Discours de Madame Agnès PERSON, Maire de Saint-Hilaire-le-Grand</i>	22
<i>Allocution prononcée par le Président de l'ASCERF</i>	24

Le Mot du Président

Le Centenaire de la guerre de 14 – 18 est là. Déjà, dès le mois de novembre 2013, le Président de la République donnait le signal du lancement du programme des commémorations, qui regroupe un peu étrangement la Grande Guerre et la Seconde Guerre Mondiale. Mais le devoir de mémoire qui s'impose à tous et à tous les événements majeurs qui ont marqué la vie du monde ne doit-il pas être universel ?

Pour nous, le doute ne peut exister. Notre mission est claire : nous devons veiller à promouvoir la mémoire du Corps expéditionnaire et de la Légion russe pour l'Honneur. C'est pour nous un devoir quotidien que nous nous attachons à assumer par les moyens les plus divers.

A ce titre, l'année 2013 a été particulièrement riche en réalisations, activités, contacts et publications. Nous avons et œuvrons encore à l'érection d'un monument au combattant russe à Courcy, qui verra le jour en 2014. Des contacts nombreux sont établis avec des organismes en Russie, qui ont à cœur la mémoire du Corps expéditionnaire. Nous avons participé à la réalisation de plusieurs documentaires et reportages sur le sujet, veillant particulièrement à apporter un éclairage sur le travail de mémoire accompli par l'ASCERF depuis sa création. Nous sommes attentifs à ce thème qui est fréquemment négligé par les réalisateurs, souvent soucieux de privilégier le côté anecdotique ou familial de l'histoire de nos anciens.

En 2012/2013, nous avons fait paraître de nombreux articles sur l'histoire du Corps et de la Légion pour l'Honneur. Citons, à titre d'exemple, dans la revue de la Légion étrangère, le « Képi Blanc », dans la revue de l'Union Nationale des Combattants « La voix du Combattant », dans le bimensuel « Le Journal du Combattant », la presse régionale,...

Actuellement, nous travaillons à l'organisation de notre Pèlerinage de Pentecôte 2014. Il reste encore beaucoup de choses à finaliser. Comme vous le savez, cette Fête catholique tombe le dimanche 8 juin. Les Fêtes de Pentecôte orthodoxe et catholique coïncident une fois de plus pour cette décennie. Ce qui présente à la fois avantages et quelques gênes (au plan de la disponibilité des membres du clergé et de certains paroissiens ayant des responsabilités dans leur paroisse).

Pour nous, Marnais d'adoption depuis près de cent ans, 2014 est avant tout l'année du Centenaire de la 1^{ère} bataille de la Marne de septembre 1914. Engagée dans de mauvaises conditions, ce fut une grande victoire française. La vérité historique, qui finit toujours par triompher, reconnaît aujourd'hui qu'elle fut rendue possible par l'assaut mené par les armées russes en Prusse Orientale en août 14. Pour les projeter sur le front russe, l'Allemagne dut dégarnir le front français de dizaines de divisions, qui lui manquèrent sur le front de la Marne en septembre... Aujourd'hui, cette contribution majeure de la Russie est connue....et la victoire de la Marne n'est guère plus attribuée au concours bien sympathique mais combien anecdotique des taxis parisiens, qui amenèrent au front quelques 5.000 combattants, goutte d'eau au milieu des centaines de milliers de combattants qui s'affrontèrent ces jours-là !

EN VOUS SOUHAITANT UNE AGREABLE LECTURE DE CETTE 10EME « GAZETTE DE L'OURS MICHKA », L'ASCERF ET SON PRESIDENT VOUS ADRESSENT LEURS VŒUX LES PLUS SINCERES ET LES PLUS AMICAUX POUR 2014.

BONNE ET HEUREUSE ANNEE

Georges de Brevern

La construction de la Mémoire des brigades spéciales russes en France.

Le cimetière et l'église de Saint-Hilaire-le-Grand

Le texte qui suit a été réalisé à partir du dépouillement des archives du cimetière russe de Saint-Hilaire-le-Grand détenues par la Direction de la Mémoire du Patrimoine et des Archives (DMPA) du ministère de la Défense ainsi qu'à partir des informations fournies par Georges de Brevern, président de l'ASCERF et par Andreï Korliakoff auteur, entre autres, de *La Culture russe en exil, 1917-1947*, (ymca-press, 2012). L'iconographie, ancienne et récente, nous a également été principalement fournie par Andreï Korliakoff. Le texte demeure, sur certains points, à l'image des archives, lacunaire. Il se peut qu'il contienne quelques inexactitudes que nous assumons. Nous remercions par avance tous ceux qui pourront nous aider à l'enrichir et à le préciser.

Lorsque la Première Guerre mondiale se termine, 7 354 Russes reposent « officiellement » sur le sol français. Enterrés pour les uns dans la zone occupée par l'armée allemande, pour les autres dans la zone française dite « des armées » ou ailleurs en France, ce sont tous, à notre connaissance des militaires. Le dénombrement effectué par le ministère des Anciens combattants en 1959 en prévision de la venue en France, l'année suivante, de Nikita Khrouchtchev précise que sur « 7 354 tombes russes, 6 858 se trouvent dans l'ancienne zone des armées et 496 dans les départements de l'intérieur ». Les quelque 7 000 morts de la « zone des armées » appartiennent en fait à trois groupes différents. Les uns enterrés du « côté allemand » sont des prisonniers de guerre, le plus souvent en provenance du front oriental, parfois du front français. Employés à des travaux forcés par l'armée allemande, leurs décès, parfois accidentels, résultent le plus souvent des mauvais traitements qui leur sont infligés, de la malnutrition dont ils souffrent, et des maladies qui en découlent. Les autres, enterrés du « côté français » sont majoritairement des combattants ayant servi dans les brigades spéciales envoyées par l'empire russe afin de combattre sur le front français à partir de 1916. Ils proviennent également des combattants russes qui se sont engagés comme volontaires étrangers dès 1914, ont combattu et sont tombés dans les rangs de la Légion étrangère. Pendant la guerre tous sont enterrés localement, dans des cimetières « provisoires » créés par l'autorité militaire en application d'une loi promulguée à cet effet le 29 décembre 1915.

L'histoire du cimetière russe de Saint-Hilaire le Grand

Le cimetière russe de Saint-Hilaire-le-Grand, aujourd'hui lieu de mémoire de tous les soldats russes morts sur le sol français ou à l'armée d'Orient pendant la Grande Guerre, est plus modestement en 1916 l'un des cimetières provisoires dans lequel des soldats russes sont inhumés. À la fin de 1917, seul 150 d'entre eux y reposent. Lorsque la guerre se termine, l'État français entreprend de restituer aux familles qui en font la demande, les corps des leurs. Ce qui n'est pas possible pour les soldats russes en raison de la révolution bolchevique, de la guerre civile et de la non-reconnaissance par la France du nouvel État en cours de constitution. Le cimetière provisoire de Saint-Hilaire devient, par la force des choses et le poids de l'histoire immédiate, un cimetière permanent dénommé *Cimetière de l'Espérance*. À cette occasion, l'État acquiert, en deux temps (juin 1925 puis février 1935), les quelque 3 500 m² de terrain sur le lequel se trouve le cimetière qui devient nécropole nationale. Pourquoi avoir retenu le cimetière provisoire de Saint-Hilaire plutôt qu'un autre ? Probablement, bien qu'aucune source explicite n'atteste cette hypothèse, parce que les soldats du 2^e régiment spécial russe avaient érigé, en 1917, à proximité du cimetière provisoire, un petit monument orthodoxe à la mémoire de leurs morts, qui existe encore aujourd'hui, et sur lequel demeure gravée la mention suivante, en français et en russe : « *Enfants de France, quand l'ennemi sera vaincu, et que vous pourrez librement cueillir des fleurs sur ces champs, souvenez-vous que nous, vos amis russes, et apportez-nous des fleurs* ».

Au cours des décennies suivantes l'État regroupe dans le cimetière les corps des soldats russes précédemment inhumés dans des cimetières provisoires à Sézanne, Cormicy, Suippes, et ailleurs. Le cimetière de Saint-Hilaire devient, et demeure depuis lors, « *l'un des sept cimetières étrangers implantés en France que la Défense, en l'absence de convention avec les États concernés entretient à titre gracieux* ». Le nombre de corps qui y est regroupé augmente régulièrement jusqu'à dépasser les 800 à la veille de la Deuxième guerre mondiale. Son entretien est assuré par un gardien relevant de *l'Association des Officiers russes anciens combattants sur le front français*, créée en 1923. Ancien combattant, membre de l'association et grand blessé de guerre, il vit sur le site grâce aux modestes subsides que l'association parvient à lui verser.

Pendant cette période, puis jusqu'à la fin des années 1990, le cimetière se trouve placé, à deux reprises, aux cœurs des relations que la France entretient avec la Pologne, pendant l'entre-deux-guerres, et avec l'Union soviétique, après la Deuxième guerre mondiale.

En 1935, alors que le maréchal Pilsudski vient de mourir à Varsovie et que les relations entre la France et la Pologne sont complexes, 14 corps, identifiés comme Polonais, c'est-à-dire rapportés à la Grande Guerre, comme combattants originaires de la « Pologne russe » enterrés au cimetière de Saint-Hilaire sont symboliquement exhumés et enterrés au cimetière polonais du Bois-du-Puits à Auberive. Leurs tombes devenues vides, sont à nouveau occupées à partir de 1939, probablement à la demande des colonels Dourov et Loupanoff qui assurent la direction effective de *l'Association des Officiers russes anciens combattants sur le front français*, par 12 corps de militaires russes en provenance du cimetière communal de Langres.

À l'issue de la Deuxième guerre mondiale le cimetière continue à recevoir des corps de soldats russes de la Grande Guerre. Les archives du ministère des Anciens combattants en signalent par exemple « *une dizaine entre 1957 et 1972 dont huit en provenance de Forbach* ». Ces regroupements ne parviennent pas à masquer la polémique qui naît entre l'État, *l'Association des Officiers russes anciens combattants sur le front français* et l'ambassade d'Union soviétique à Paris, au sujet de l'enterrement de combattants « réputés » soviétiques, enterrés à Saint-Hilaire à la fin de la Deuxième guerre mondiale. Pourquoi « réputés » tout d'abord ? Parce que, lors de leur inhumation, l'administration française regroupe dans un premier temps et sans y prêter vraiment garde, 36 combattants soviétiques

morts en France entre 1942 et 1944, ainsi que le sous-lieutenant Wladimir Reskine du 23^e Régiment de marche des volontaires étrangers (23^e RMVE), mort au combat sur le front français en juin 1940 et le *Standartenjunker* Sergueï Protopopoff de la division Charlemagne, mort dans les combats de Berlin face aux Soviétiques le 29 avril 1945.

De la fin des années 40 à la disparition de l'Union soviétique, l'État français s'efforce de trouver une voie médiane entre deux éléments, d'essence et de puissance, différentes, *l'Association des Officiers russes* fidèle à sa mission mémorielle et l'ambassade soviétique, acteur de la guerre froide. Cette recherche française d'un équilibre difficile à maintenir se traduit par exemple par l'érection, sur les tombes soviétiques de croix latines, pour ne pas choquer les premiers et l'apposition concomitante d'une plaque à la mémoire des « *36 soldats soviétiques morts dans la lutte contre le nazisme, 1941-1945* » pour donner satisfaction à la seconde. La venue en France de Nikita Khrouchtchev en 1960 et son accueil par le général de Gaulle, focalisent l'attention du gouvernement sur le cimetière de Saint-Hilaire dont la visite est envisagée par le protocole français. Annulé sans explication par le protocole soviétique, elle est néanmoins utile aux historiens. En effet, alors que le général de Gaulle se prépare à accueillir Nikita Khrouchtchev, l'administration française réalise, sur ordre du gouvernement, un état des lieux le plus précis possible de la question des soldats russes enterrés en France et provoque une série de « travaux d'embellissement » du cimetière. Cet état des lieux, en définitive approximatif et recelant des chiffres contradictoires, demeure important par sa seule existence.

Au cours des années suivantes, *l'Association des Officiers russes* demande régulièrement à l'administration française, par la voix de son président, le prince Serge Obolensky que les 36 Soviétiques soit inhumés « *dans le cimetière national de regroupement de Noyers St Martin (Oise) et que les soldats russes de la Grande Guerre inhumés à Charleville-Mézières soient transférés à St-Hilaire* ». Mais en vain. Le cimetière, maintenu dans sa configuration du début des années soixante, tombe peu à peu dans la routine et l'oubli relatif jusqu'à ce qu'en 1988, le ministère des Anciens combattants annonce au prince Obolensky que « *les restes mortels des militaires russes de la Guerre 1914-1918 qui reposent au cimetière communal de Charleville-Mézières, dans les Ardennes, seront transférées dès que possible au cimetière de Saint-Hilaire où une rangée de 35 nouvelles sépultures sera érigée par le secrétariat d'état aux Anciens combattants.* » Deux ans plus tard, un évènement local anime le cimetière. Le 12 novembre 1990, un habitant de Courcy, M. Michel Sogny découvre, lors de travaux de terrassement « *des ossements d'un squelette incomplet d'un militaire russe de la guerre 1914-1918, [...], portant encore sa plaque d'identité qui mentionne « Alexey Tchoustiafoff, 1917* ». Le corps est inhumé dans le cimetière de Saint-Hilaire. Mais, alors que l'Union soviétique vit ses dernières heures, la question des tombes soviétiques demeure entière et le cimetière, peu entretenu, perd de sa splendeur alors que les monuments qui l'ornent se dégradent inexorablement. La dégradation devient telle qu'à la fin des années 1990, le secrétariat d'État aux Anciens combattants décide d'en effectuer une restauration complète. Lorsqu'elle est entreprise, le monument central, érigé en 1924 « *orné sur les côtés de croix orthodoxes, de face par une plaque offerte par les scouts de Châlons-sur-Marne et surmonté d'une croix métallique, également orthodoxe* » est considéré comme vétuste. Il est détruit et la croix orthodoxe qui se surmontait est jetée. Elle est fort heureusement retrouvée par le représentant local de l'Association, présent ce jour sur le site. En 1998, constatant que la nécropole devrait faire l'objet d'une restructuration complète, *l'Association*, devenue entre-temps l'Association du souvenir du corps expéditionnaire russe en France (ASCERF) s'inquiète auprès du Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants du sort réservé à « son » monument. La réponse est à la hauteur de l'inquiétude : « *un monument aux morts à connotation religieuse n'a pas sa place dans un lieu de mémoire laïc* ». L'administration consent toutefois à la présence d'une plaque bilingue russo-française, dédiée aux combattants du Corps expéditionnaire russe et à la

présence occasionnelle dans la nécropole d'une croix orthodoxe en bois, les jours de cérémonie organisés par l'ASCERF.

Celle-ci ne perd pas l'espoir de revoir un jour son monument. Profitant de l'annonce pour 2010, de « l'année croisée France-Russie », elle demande la reconstruction « *d'un monument sur le modèle de celui de 1924* ». Cette nouvelle demande, appuyée par la DMPA, est favorablement reçue par le Secrétariat d'État. Mais il est trop tard pour que les réalisations escomptées soient achevées à l'occasion de l'année France-Russie et avant le pèlerinage annuel de la Pentecôte 2010. En attendant la reconstruction à l'identique du monument central, l'Association est autorisée à maintenir en permanence sa croix en bois au cœur du cimetière. Les travaux se terminent à la veille du pèlerinage annuel du 12 juin 2011. Depuis lors le monument central, qui a retrouvé sa place « historique » est surmonté de la croix heureusement préservée depuis 1998.

Enfin, profitant des travaux, et alors que l'Union soviétique n'existe maintenant plus depuis presque 6 ans, le secrétariat d'état aux Anciens combattants annonce qu'il trouve « *judicieux que ce cimetière historique où reposent des militaires russes tombés pendant la Première guerre mondiale ne regroupe que des soldats russes. C'est pourquoi 36 soldats soviétiques [...] inhumés à Saint-Hilaire ont été transférés auprès de leurs compagnons de l'armée rouge à la nécropole de Noyers Saint-Martin dans l'Oise* ». La parenthèse soviétique est close.

La construction de l'église

En 1923, les officiers russes issus des brigades et demeurés en France créent une *Association des Officiers russes anciens combattants sur le front français*, dont le président d'Honneur est le général Gouraud. L'Association se fixe comme objectifs principaux de perpétuer la mémoire de ceux des leurs qui sont morts pour la France et d'aider ceux qui se trouvent confrontés à des difficultés multiples. Elle demeure inchangée jusqu'en 1990, année au cours de laquelle, les derniers anciens combattants des brigades étant morts, elle se transforme en *Association du souvenir du corps expéditionnaire russe en France* (ASCERF) afin de pouvoir poursuivre les mêmes objectifs que ses fondateurs.

Peu après la création de la « première association » ses membres évoquent la possibilité d'acquérir un terrain voisin du cimetière de Saint-Hilaire et d'y construire une église orthodoxe. Ils se tournent vers les autres associations issues de l'émigration russe en France et créent, ensemble, un *Comité spécial* chargé d'étudier puis de faire construire une église orthodoxe à Saint-Hilaire-le-Grand. Le général Taranovsky, qui avait commandé les deux brigades russes à Salonique devient le président d'honneur du Comité spécial, dont Michel Fedoroff assure la direction effective. Michel Fedoroff, secrétaire d'État au Commerce et à l'industrie du ministère russe des Finances avant la guerre, réfugié en France en 1920, joue un rôle essentiel dans l'acquisition du terrain qui jouxte le cimetière puis dans l'organisation de la souscription nécessaire au financement des travaux de construction de l'église. De son côté le gouvernement français, qui soutient l'initiative russe, autorise officiellement, par décret du 7 septembre 1935, la construction de l'église. Le Comité spécial peut dorénavant lancer la souscription nécessaire au financement des travaux qui vont durer deux ans. Elle permet de lever environ 51 000 francs alors que les dépenses engagées dépassent les 63 000 francs. La somme manquante est intégralement offerte par le compositeur Serge Rachmaninoff. Le grand compositeur russe, contraint à l'émigration par la Révolution s'était tout d'abord installé à Helsinki puis à Oslo avant de partir pour les États-Unis en 1918 et d'y mener une brillante carrière. Il avait ensuite, au début des années trente, fait construire une villa en Suisse inspirée de celle qu'occupait sa famille dans le sud de la Russie. Il y hébergeait régulièrement des artistes ayant fui la révolution bolchevique.

Le projet architectural est confié à Albert Alexandrovitch Benois. Benois, né à Saint-Petersbourg en 1888, est un architecte et un peintre russe d'origine française dont la famille

avait fui, la révolution en 1794 pour s'installer à Moscou. Lui-même émigré en France, il est enthousiasmé par le projet qu'il accepte de conduire bénévolement. Sur place il réalise, en plus de la conduite des travaux, les fresques qui ornent l'église. Cette église, de taille modeste, est construite dans un style inspiré du XVe siècle russe dit de Novgorod - Pskov. Ce style, né à Novgorod puis étendu à Pskov affiche la volonté de maintenir une tradition née à Byzance, puis reprise et développée à Kiev qui confère aux églises construites dans ces deux villes un caractère considéré comme original par un apport nouveau, dit « provincial ». La réputation des architectes de Pskov est telle que Ivan III leur confie la reconstruction, à la fin du XVe siècle de l'église de l'Annonciation dans l'enceinte du Kremlin. Plus simplement, à Saint-Hilaire, Benois construit une église de taille modeste à la toiture verte surmontée d'un bulbe bleu. Son clocher, en forme de pyramide tronquée garni de trois cloches, est quant à lui, surmonté d'un bulbe doré. Les icônes, elles aussi inspirées du XVe siècle, sont principalement l'œuvre P.A. Fédoroff et de la princesse E. S. Lvova. Un ancien combattant russe du front français Pérévoztchikoff édifie l'iconostase. Lors de son inauguration et de sa consécration le 16 mai 1937, les nombreux Russes présents sont accompagnés par les anciens de la division marocaine qui avait accueillie en son sein, en 1918, la « Légion d'honneur russe » qui regroupait les combattants des brigades qui avaient décidés de continuer le combat aux côtés des armées de l'Entente. L'église est alors officiellement dédiée à la mémoire des quelque 4 000 soldats russes morts pour la France sur les fronts français et de Salonique. Lors de son discours inaugural, Michel Fedoroff utilise, évoquant l'église, l'expression originale « d'église-mémorial ». À l'issue de l'inauguration un repas champêtre est organisé dans le pré adjacent à l'église. Cette usage, devenu tradition, est perpétué depuis lors et jusqu'à nos jours, chaque Pentecôte. Y participent, hormis les membres de l'Association et les Anciens de la division marocaine, l'État représenté par le préfet, l'armée par les associations d'anciens combattants, et les associations russes issues de l'émigration dont les Scouts russes, les Vitiaz et les Cadets. Les deux principaux discours sont prononcés par le général Denikine puis par Michel Fedoroff qui déclare : « ... *Un jour viendra, et il est proche, quand la Russie, délivrée du joug communiste, ressuscitera et entamera la grande œuvre. Alors, d'autres peuples viendront à cette église-mémorial s'incliner et rendre hommage à la vaillance du soldat russe !* ». A l'issue de l'inauguration l'église demeure sous la « garde » des trois moines et de leur supérieur le père Alexis Kireevsky « *ordonné archimandrite le jour de la consécration* ». Ils vivent dans un petit ermitage dit de *Tous - les - Saints* situé derrière le cimetière et constitué d'une cabane en bois et d'une petite chapelle, encore présent de nos jours.

Frédéric Guelton

En 2013, 914 corps de soldats du corps expéditionnaire russes reposent dans le cimetière de Saint-Hilaire. 488 y sont inhumés en tombes individuelles, auxquels il faut ajouter la tombe du sous-lieutenant Reskine mort en 1940 et 426 corps répartis entre deux ossuaires.
--

Attachés militaires et officiers en mission en Russie : le regard des militaires français sur la Russie, à la fin du règne de Nicolas I^{er}

« *La Russie est dans le ciel, le czar dans le sanctuaire,
l'église dans la caserne, l'aumônier sous le drapeau,
le soldat tout autour et le peuple au milieu*² ».

Les archives militaires françaises forment un ensemble *sui generis* remarquable pour quiconque s'intéresse à l'histoire des relations entre la France et la Russie. Celles consacrées à la période qui s'étend de la guerre de Crimée aux débuts de la Première Guerre mondiale présentent un intérêt particulier en raison de leur volume global et de leur caractère spécifique, tous deux liés à cet événement majeur des relations internationales de la fin du XIX^e siècle que fut la signature d'une convention militaire entre les deux pays généralement connue et présentée sous le vocable simplificateur mais évocateur de *l'alliance franco-russe*³. L'évolution générale des relations extérieures de la France et de la Russie, depuis le temps des premiers contacts réalisés sous le Second empire jusqu'à la signature de la convention et à la naissance de « l'alliance » font passer les deux États de la posture d'ennemis mortels à celle d'alliés indéfectibles. Cette période faste des relations franco-russes survit, dans des conditions dramatiques, à la Grande Guerre, jusqu'à ce que la tourmente révolutionnaire emporte l'Empire russe. Elle connaît son épilogue au début des années vingt alors que des militaires français continuent de combattre aux côtés des *armées blanches* contre les forces bolcheviques et que la France accueille sur son sol une partie de la première émigration russe contrainte de fuir sa terre natale.

Cet ensemble historique long de plus de soixante années est rythmé par des moments particuliers qui en représentent autant de chapitres à la fois distincts et successifs. Parmi eux, la décennie 1870-1880 forme un tout cohérent d'un point de vue militaire.

Dans les deux pays, le souvenir de la guerre de Crimée s'éloigne tout comme s'estompent les prises de positions antagonistes adoptées lors du soulèvement polonais de 1863⁴. En France, les conséquences dramatiques de la défaite face à la Prusse en 1870-71 accaparent les esprits. Les militaires français qui, dix ans auparavant, n'hésitaient pas à railler l'armée russe, observent dorénavant avec intérêt la réforme militaire engagée par Milioutine⁵. Ses spécificités intriguent d'autant plus que certaines sont décrites comme d'inspiration allemande. En les analysant, les Français cherchent à comprendre leur défaite récente, à trouver des modèles nouveaux applicables afin de réformer leur armée, enfin à estimer la

¹ Ce texte a été, à l'origine, publié dans les actes du colloque *La France et les Français en Russie, nouvelles sources et approches, 1815-1917*, qui avait, le 25 janvier 2010 ouvert l'année de la Russie en France. Les actes ont été publiés sous la direction d'Annie Charon, Bruno Delmas et Armelle Le Goff, in *Etudes et rencontres de l'Ecole des Chartes*, 2012, 632 p., pp.194-212. Il est augmenté d'une iconographie inédite à l'exception de quatre clichés qui figurent dans les actes du colloque et dont les légendes sont ici accompagnées d'un astérisque.

² Cité par le capitaine de Laisle, état-major général du ministre, 2^e bureau, *Mission militaire en Russie, Rapport sur la cavalerie russe*, 6 décembre 1875, SHD, DAT, 7N 1468.

³ La convention militaire est signée le 18 août 1892. Elle est ratifiée à Saint-Pétersbourg le 27 décembre 1893 et à Paris le 4 janvier 1894.

⁴ Lors de ce soulèvement, Napoléon III qui avait entrepris de se rapprocher de la Russie - comme le montre sa rencontre avec Alexandre II à Stuttgart en 1857 - envisage d'entrer en guerre contre elle. Il en est, entre autres, dissuadé par le refus anglais de le suivre dans son entreprise polonaise.

⁵ Milioutine réforme complètement le système militaire russe en s'inspirant grandement du modèle prussien. En 1874, il instaure un service militaire obligatoire de 6 ans. Ce service est assorti d'un système de tirage au sort car les contingents disponibles sont trop nombreux. Il crée parallèlement de nouvelles écoles militaires qui permettent de fournir à l'armée russe environ 2 000 jeunes officiers chaque année. Comme toute réforme, cette dernière ne fait pas l'unanimité dans l'armée russe et encore moins chez les Cosaques.

valeur d'une armée dont chacun sent confusément qu'elle pourrait devenir le bras armé du fameux allié de revers dont la France cherche toujours à disposer dans l'Est européen depuis au moins le règne de François I^{er}.

Une approche des archives militaires françaises au temps de la Convention militaire franco-russe

Les archives militaires rendent bien compte, dans leur ensemble, de cette situation nouvelle et changeante. Celles des seuls attachés militaires et des officiers en mission projettent sur elle l'éclairage cru, direct et précis de celui qui se rend en Russie pour voir, pour comprendre et pour informer Paris. Elles peuvent, à première vue, paraître quantitativement limitées avec environ une centaine de cartons d'archives sur la période 1860-1914. Elles le sont beaucoup moins lorsqu'on les compare aux archives de même nature consacrées à la Grande-Bretagne (environ cent dix cartons), à l'Empire austro-hongrois (moins d'une trentaine de cartons) et surtout à l'Allemagne (à peine plus d'une vingtaine de cartons⁶). Les Français que l'on découvre à travers ces archives dont ils sont les producteurs sont, *de facto*, parmi les rares observateurs militaires directs de l'armée et de la société russes dans leur ensemble. Ils sont représentés par douze attachés militaires⁷ et environ soixante-dix officiers missionnaires⁸, ce qui est, à l'époque, exceptionnel⁹.

Attachés militaires et officiers en mission

Les rapports et autres comptes rendus adressés à Paris par les attachés militaires et les officiers en mission sont d'autant plus intéressants et utiles pour les historiens qu'ils répondent à des schémas préétablis connus. Tous doivent répondre explicitement à des questions posées par le 2^e bureau de l'état-major de l'armée (EMA) faisant ainsi, chacun en ce qui le concerne, du renseignement à partir de sources normalement « ouvertes », mais aussi, parfois, « fermées »¹⁰.

Dans leurs rapports, les attachés militaires fournissent à l'état-major de l'armée et au ministère de la Guerre, une vision large de l'Empire russe à travers et au-delà de son armée. Participant, en premier lieu, à la vie diplomatique et mondaine de la capitale russe, les attachés militaires nous renseignent sur son fonctionnement politique, ses rites, ses codes et ses usages. Ce faisant ils remplissent une mission de renseignement « ouvert » en cherchant à identifier les Russes favorables à la France, tout comme ceux qui lui sont opposés. Ils remplissent, en second lieu, des missions d'intérêt militaire à travers l'empire, en accompagnant les états-majors impériaux lors des campagnes militaires, ou en assistant, plus modestement, aux grandes manœuvres de l'armée russe. Ils disposent enfin d'une grande marge d'initiative qui leur permet, au-delà des attentes exprimées par le 2^e bureau, d'adresser à Paris les impressions ou les réflexions personnelles, fussent-elles parfois loufoques, que leur inspirent telle ou telle personnalité, telle ou telle rencontre ou visite et qui permettent de

⁶ Ce chiffre doit néanmoins être utilisé avec précaution car l'Allemagne est, par ailleurs, omniprésente dans les archives de tous les bureaux de l'état-major.

⁷ Au cours de la même période, la France envoie successivement dix attachés militaires à Londres, quatorze à Berlin et dix-huit à Vienne.

⁸ Le dénombrement précis reste à faire.

⁹ Même si, à l'époque, le nombre des Français qui séjournent Russie doit se situer entre 8 000 et 9 000 si l'on prend comme base le chiffre de 9 500 issu du recensement russe de 1897 cité par Marie-Pierre Rey in *Le dilemme russe, la Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le terrible à Boris Eltsine*, Flammarion, 2002, 354 p.

¹⁰ Le capitaine de Laisle fait explicitement référence aux consignes reçues lorsqu'il écrit dans l'introduction de son rapport « [...] *La deuxième partie a pour objet les réponses aux questions qui m'ont été posées à mon départ.* », in Capitaine de Laisle, *op. cit.*

modeler une représentation imagée, plus vivante et plus humaine d'une réalité russe qui demeure encore très étrangère aux militaires français de l'époque.

Les officiers en mission réalisent quant à eux de véritables coupes stratigraphiques qui plongent les lecteurs de leurs rapports au plus profond de la société militaire russe et permettent d'en apprécier toutes les nuances. Certains sont chargés de décrire avec précision l'organisation et le fonctionnement de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie ou encore de ce « monde cosaque » qui fascine. D'autres s'intéressent aux règlements, à l'instruction de la troupe ou à la formation des officiers. D'autres enfin s'efforcent de la valeur réelle de l'armée russe en assistant ou en participant aux exercices et aux manœuvres grandes et petites, etc.

Tous fournissent des informations dont la précision permet de constituer un panorama qui, dépassant leur objet strict, tend vers la généralité, ce qui concourt largement à proposer, à Paris, une vision à la fois spécifique et large de l'Empire russe. Les rapports réalisés par deux officiers en mission, le capitaine de Laisle¹¹ en 1875, puis le lieutenant-colonel Négrier¹² en 1876, nous fournissent un exemple type de l'approche stratigraphique. Ceux du lieutenant-colonel de Boisdeffre¹³, 1^{er} attaché militaire près l'ambassade de France à Saint-Petersbourg au cours de la même décennie, répondent davantage à la première, précédemment évoquée. L'étude croisée des écrits, des rapports ou des comptes rendus de ces trois officiers forme la structure centrale du texte qui suit. Elle permet d'évoquer le climat général dans lequel travaillent ces officiers français, et de mettre en évidence les impressions personnelles qu'ils retirent de leur découverte de l'armée russe. Elle participe ensuite à l'élaboration d'une certaine idée de la Russie impériale constituée à travers le prisme spécifique de sa société militaire. Elle propose enfin une description de la Russie militaire d'une précision et d'une qualité étonnantes.

Climat général et impressions personnelles

Les réflexions concernant la politique internationale sont absentes des rapports étudiés. Dans la « Grande Muette » naissante, les préoccupations des militaires français sont ailleurs. Cherchant à comprendre l'armée russe et à la positionner sur un échiquier européen dominé par la Grande-Bretagne et le Reich allemand, les comparaisons vont bon train. Pour le capitaine de Laisle qui s'intéresse particulièrement à la cavalerie russe, cette dernière ne doit-elle pas être allégoriquement « [...] *pour la Russie ce que la marine est pour l'Angleterre* » ? Vivant dans un milieu international où chacun s'observe, se jauge et s'épie, les militaires français cherchent à gagner l'estime des Russes non pas tant pour être appréciés d'eux mais afin de se montrer, de faire des envieux voire des jaloux parmi les autres attachés militaires, surtout s'ils sont allemands ou autrichiens. Ce que réussit à faire le capitaine de Laisle : « *Le grand duc [Nicolas], écrit-il, à proprement parler ne nous disait pas bonjour, il nous hélait gaillardement, ou bien un geste amical accompagnait son gai et franc sourire. S'il nous parlait, c'était d'une voix haute et cordiale et l'entretien se terminait toujours sur un mot aimable et plaisant. Ce traitement sympathique en public, sans affection, nous a donné la place que nous devons ambitionner au milieu des délégations étrangères* ».

Les officiers français cherchent également à comprendre la Russie et à découvrir les tendances intellectuelles de ses dirigeants. Cela confère à leurs rapports une dimension humaine originale, parfois précise, intelligente et prophétique, parfois loufoque ou

¹¹ Capitaine de Laisle, *op. cit.*

¹² Lieutenant-colonel Négrier, état-major général du ministre, 2^e bureau, *Mission militaire en Russie en 1876*, SHD, DAT, 7N 1781.

¹³ Voir ici principalement parmi les documents réalisés par le lieutenant-colonel de Boisdeffre, les *Notes et observations recueillies dans un voyage d'études à l'intérieur de la Russie*, Ambassade de France à Saint-Petersbourg, 25 décembre 1881, SHD, DAT, 7N 1468.

impertinente comme cette description du futur empereur Alexandre due à la plume du lieutenant-colonel Négrier en 1876 : « *le Césarévitch n'est pas militaire. Grand, très gros et gras, il est très lourd, ne monte que des chevaux de petite taille pour n'avoir pas de difficulté à se mettre en selle [...] ; allant toujours au pas, il met fréquemment pied à terre et se couche assez souvent...* » ! Notons ici que dans la suite de son rapport, Négrier fournit une description précise et sans emphase des différents cercles du pouvoir impérial, émettant des jugements tranchés sur les hommes d'influence qui entourent le futur empereur et qui ne peuvent en conséquence laisser indifférent leurs lecteurs parisiens.

La Russie impériale à travers le prisme de la société militaire

Les représentations contemporaines de la Russie impériale ont souvent été construites alors que les historiographies bolchevique puis soviétique dominaient sans contestation possible. Leur omnipotence dépassait largement, en termes d'influence, les frontières de l'Union soviétique ne serait-ce que parce qu'elle rendait tout accès aux sources primaires « presque » impossible. Elles proposaient une image unique de la Russie, marquée par une entrée décalée et archaïque dans l'ère industrielle, caractérisée par l'oppression du pouvoir impérial et l'exploitation d'un monde ouvrier en cours de constitution. Les rapports établis par les officiers français décrivent un monde différent qui mérite d'autant plus d'attention qu'il est éloigné des descriptions généralement véhiculées. Ces descriptions imposent à l'historien de s'interroger. Les rapports sont-ils fiables et sont-ils constants dans leur contenu de 1872 à 1914 ? Les officiers qui les rédigent sont-ils unanimement et excessivement russophiles ou s'efforcent-ils de décrire objectivement ce qu'ils voient ? Voient-ils tout, presque tout ou sont-ils orientés, guidés voire strictement encadrés lors de leurs visites ? Ces questions méritent d'être posées et étudiées à travers un dépouillement systématique des archives qui n'a, jusqu'à présent et à notre connaissance, pas été réalisé. Notons simplement que les officiers travaillent pour l'état-major français, et en priorité pour le 2^e bureau. Ce qui induit normalement dans leur activité la recherche d'une approche descriptive et analytique exempte de toute interprétation des faits, sauf si cela est explicitement demandé ou annoncé. C'est pourquoi leur travail peut être considéré comme une source de première main fiable et pertinente qui apparaît comme un apport nouveau et important à la connaissance de la Russie du dernier quart du XIX^e siècle. Cet apport peut être observé sous de nombreux angles. Nous en avons retenu deux qui semblent retenir l'attention des militaires français : les usines d'armement et les structures hospitalières militaires¹⁴.

L'Usine russe, le cas de la manufacture d'armes de Toula

Arrivant à Toula, le lieutenant-colonel de Boisdeffre commence par décrire, comme l'impose les consignes permanentes du 2^e bureau, la ville et son environnement. Il les caractérise avec précision en termes géographiques, économiques, démographiques, militaires, etc. Rappelant que Toula est avant tout une gigantesque manufacture d'armes depuis le règne de Pierre le Grand, il la compare volontiers à « *Châtellerauld ou Saint-Etienne*¹⁵ », précisant qu'elle compte « *60 000 habitants dont 20 000 ouvriers*¹⁶ » et abrite 200 manufactures de toutes tailles dont une grande cartoucherie et la plus importante manufacture d'armes légères de

¹⁴ Ce choix présente un intérêt particulier car il nous renseigne à la fois sur l'armée et la société russes dans la mesure où les usines d'armement sont *d'abord* des usines et les hôpitaux militaires, *d'abord* des hôpitaux.

¹⁵ Villes qui abritent, à l'époque, les principales et les plus anciennes manufactures d'armes de France.

¹⁶ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *Notes et observations recueillies dans un voyage d'études à l'intérieur de la Russie*, Ambassade de France à Saint-Petersbourg, 25 décembre 1881, SHD, DAT, 7N 1468.

Russie¹⁷. Puis, après avoir rappelé que la cartoucherie de Toula complète intelligemment celles déjà installées à Saint-Petersbourg, Boisdeffre entreprend de relater sa visite de la grande manufacture d'Etat de Toula¹⁸. Que remarque-t-il d'essentiel et parfois de surprenant dans ce qu'il présente comme une des manufactures d'armes les plus modernes d'Europe¹⁹ ? Il note tout d'abord que les officiers d'artillerie qui la conçurent, eurent la sagesse de visiter, au préalable, « *avec le plus grand soin* » et afin de s'en inspirer, « *tous les établissements similaires du continent* ». Puis il s'intéresse successivement aux conditions techniques dans lesquelles les armes sont fabriquées et aux capacités de production de la manufacture. Il décrit les différentes sources d'énergie utilisées, détaille les types et le nombre de machines outils déployées dans les ateliers, prend le temps de préciser, entre autres, que l'usine possède 60 « *rayeuses* » capables de réaliser ensemble soixante canons de fusil à l'heure, et ajoute que parmi ces machines : « *il y en sept américaines, mais dont on est fort peu satisfait, et qu'on n'utilise pas, les autres étant anglaises [...] et belges...*²⁰ ». Il évalue la production de la manufacture à 150 000 fusils par an, avec la possibilité, annoncée par son directeur, de pousser jusqu'à « *300 000 en travaillant les 24 heures consécutives avec 3 équipes de 8 heures chacune*²¹ ».

Passés les longs développements techniques²², qui traduisent autant l'intérêt porté par l'auteur que les attentes de Paris, Boisdeffre se penche sur les conditions de travail des ouvriers russes. Il note la présence d'infirmes au cœur de la manufacture qui dispensent tous les soins médicaux nécessaires aux ouvriers et à leurs familles, l'existence d'une « *école-maison* » qui assure la formation professionnelle de ses propres contremaîtres dans l'enceinte de la fabrique et remarque, dans un style empreint d'admiration, « *l'irréprochable propreté* » des ateliers et la présence, dans certains, « *de ventilateurs disposés pour aspirer les poussières, aussi l'état de santé des ouvriers est-il très satisfaisant*²³ ». Comparant ensuite, d'après les informations qui lui sont fournies, le sort des ouvriers d'Etat à celui des ouvriers du secteur privé, il note que tous travaillent 12 heures par jour mais que la situation des premiers est « *meilleure* » que celle des seconds²⁴. Il découvre enfin avec surprise et intérêt l'existence d'un musée qui conserve tous les modèles d'armes produites par la manufacture ainsi que « *les principaux modèles d'armes en usage en Europe*²⁵ ».

Sa visite se termine par un entretien avec le directeur de la manufacture, le général Pistouieff²⁶ dont on ne peut, malheureusement, déterminer s'il se déroule ou non en tête à tête²⁷. Quoi qu'il en soit, Boisdeffre découvre, s'il l'ignore encore à cette date, que les réformes de l'armée russe entreprises par Milioutine ne font pas l'unanimité dans les milieux militaires. Pistouieff raconte par exemple, et sans la retenue « diplomatique » que lui impose normalement ses fonctions et l'identité de son invité, qu'il est en désaccord avec son ministre,

¹⁷ Revolvers, fusils, carabines et armes blanches pour l'essentiel.

¹⁸ Il remarque avec une « préscience » dont il ignore la portée que la cartoucherie de Toula est fondamentale d'un point de vue stratégique car « *si la capitale [venait à être] coupée du reste de l'Empire, l'envoi des munitions [serait] arrêté* ».

¹⁹ La construction en fut achevée en 1874.

²⁰ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

²¹ *Ibid.*

²² Quatorze pages manuscrites.

²³ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

²⁴ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.* Les impressions qu'il retire, peu après, de sa visite de la principale cartoucherie de Toula sont de même nature. Il les dépeint en évoquant par exemple le caractère « *très soigné* » des constructions et « *l'excellence de l'outillage en machine* » (*op. cit.*, p. 13)

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Nous avons ici respecté la translittération utilisée à l'époque par les auteurs des rapports cités, y compris lorsqu'elles diffèrent les unes des autres.

²⁷ La nature des propos du général Pistouieff comme le ton qu'il utilise nous poussent à penser, sans preuve explicite, que l'entretien est privé.

et tout particulièrement qu'il est opposé aux réductions budgétaires qui lui sont imposées. Il affirme ainsi au lieutenant-colonel de Boisdeffre avoir directement déclaré à Milioutine : « *M. le ministre, quand vous aurez la guerre, vous trouverez de l'argent et vous ne trouverez pas de fusils* ».

Mettant à profit une ambiance générale visiblement détendue, courtoise, voire conviviale, Boisdeffre s'efforce d'obtenir le plus d'informations possible de son interlocuteur. Mis en confiance, le général Pistouieff l'invite à sa table et lui montre ainsi avec fierté « *un superbe service à thé en argent que le prince de Bulgarie lui avait offert*²⁸ », avant de préciser que ce cadeau lui a été fait lors de la livraison par sa manufacture d'une commande de 20 000 fusils passée par le gouvernement bulgare²⁹. Boisdeffre s'efforce également d'accéder discrètement à des informations considérées comme secrètes. Ce qu'il parvient à faire lorsqu'il réussit à voir « *rapidement et non sans difficultés le chargeur rapide automatique inventé et expérimenté au régiment Moskowski, qu'on avait caché avec le plus grand soin...*³⁰ ». Mémorisant ce qu'il voit ou peut lire, Boisdeffre en rédige ensuite une description détaillée de quatre pages et accompagnée d'un croquis précis.

Quittant Toula, Boisdeffre découvre à son grand étonnement que le service de transport sur la Volga est, entre autres, assuré, entre Nijni-Novgorod et Kazan, par quelque 400 bateaux dont les moteurs fonctionnent grâce à des « *résidus liquides provenant de la purification du pétrole* » et estime que, « *grâce à cette découverte, on ménage les forêts et on diminue la dépense [en combustible] de 25 %*³¹ ».

Dans la suite de son voyage Boisdeffre porte, outre les questions purement militaires, toute son attention sur l'organisation et le fonctionnement du système hospitalier russe. Agit-il une nouvelle fois sur ordre ? C'est très probable même si les consignes ou les demandes du 2^e bureau n'apparaissent pas explicitement dans les archives. Notons seulement que sa démarche n'est pas surprenante quand on connaît l'état sanitaire moyen des armées occidentales de la période, qui est médiocre, et les nouvelles formes de létalité apparues pendant les premières guerres du Second empire, outre-mer, en Italie ou face à la Prusse qui imposent toutes aux armées des adaptations, nouvelles et imprévues, de leurs services de santé.

Le traitement de la question sanitaire par les militaires russes

Une découverte

Le procédé sanitaire russe que découvre avec étonnement le lieutenant-colonel de Boisdeffre et sur lequel, comme d'autres, il revient avec régularité, est celui qui consiste à évacuer chaque été casernes et hôpitaux militaires afin de les installer dans des camps à la campagne, au « grand air » : « *je trouvais là, dès le premier pas, la constatation de ce fait que je devais rencontrer désormais chaque fois, à savoir que le principe des camps d'été est absolu en Russie*³²... ». Le constat fait, Boisdeffre s'interroge sur les raisons d'une telle méthode. S'il pense, à juste titre, qu'il s'agit d'un bon moyen pour aguerrir les hommes et les accoutumer à la vie en campagne, il y voit surtout un moyen très efficace et peu onéreux mis en place par le commandement russe pour « *repeindre, reblanchir et réparer chaque année [les casernes ainsi] complètement remises à neuf* ». Il tire de cette observation un enseignement et une

²⁸ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

²⁹ Ce qui permet ensuite au 2^e bureau de croiser cette information avec celles fournies par l'attaché militaire en Bulgarie, voire avec d'autres sources, et ainsi de tenir le plus à jour possible un état de l'armée bulgare, comme de toutes les autres armées européennes d'ailleurs.

³⁰ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

³¹ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

³² *Ibid.*

leçon pour l'armée française : « *L'hygiène y gagne assurément d'une manière considérable et si nous imitions cet exemple de réfection complète nous aurions peut-être moins d'épidémies à déplorer et la diminution des frais d'hôpitaux compenserait facilement l'accroissement des dépenses du budget du génie*³³ ».

Les hôpitaux militaires

Les différentes descriptions données par Boisdeffre des structures hospitalières russes sont dans l'ensemble très positives. Il ne retient néanmoins pas sa plume lorsqu'il l'estime nécessaire pour la justesse de son propos. Ce point est notoire car il renforce, en creux, l'intérêt général de ses écrits comme ceux des autres officiers qui ont régulièrement des comportements analogues.

Au nombre des grands hôpitaux russes visités, Boisdeffre décrit celui de Moscou en des termes qui rendent compte d'une « réalité russe » tout comme ils nous renseignent de façon originale sur les mœurs françaises du temps lorsqu'il écrit qu'il pénètre, à Moscou, dans « *une magnifique construction, trop belle pour un hôpital*³⁴ ». Puis il en détaille le nombre de lits, 1 500 en temps normal et 2 500 en cas de crise, et constate que l'été, il est « *complètement évacué et tous les malades installés sous tentes ou sous baraques mobiles dans un beau jardin planté de grands arbres, [avant d'être] repeint, reblanchi, désinfecté, remis à neuf*³⁵ ». Il fait le même constat en visitant Kazan, où il signale simplement que la capacité de l'hôpital militaire, par ailleurs « *très bien situé et bien tenu* », n'est que de 400 lits. Le ton change à Kiev où l'hôpital militaire et son personnel sont présentés comme « *médiocres*³⁶ ». Au-delà de sa critique acerbe de l'établissement, Boisdeffre est frappé d'effroi lors de sa visite de la section des fous au sujet de laquelle il écrit qu'il a « *rarement vu quelque-chose de plus triste et de plus lugubre* ». Il entreprend de dépeindre par le menu le système d'internement préventif expliquant que : « *lorsqu'un officier ou un soldat soupçonné d'aliénation mentale est envoyé à l'hôpital, il doit y rester un an en observation...* ». Ce qui apparaît comme une forme de prévention dissuasive ! Sa visite de la « division des fous » de l'hôpital de Moscou est beaucoup plus neutre que celle de Kiev. Elle lui permet seulement de comprendre qu'à la différence de la France, en Russie « *on n'envoie pas les fous dans des asiles spéciaux* ».

La comptabilité sommaire qu'il effectue, à Kazan et à Kiev, des malades hospitalisés permet de mettre en évidence la prédominance de trois maladies, le typhus, la syphilis et « les maladies des yeux³⁷ ».

Notons enfin que, dans toutes ses visites, Boisdeffre s'intéresse au sort réservé aux amputés qui représentent souvent, dans les armées de l'époque, une cause importante de mortalité par gangrène. Il note avec intérêt qu'ils sont, dans plusieurs hôpitaux, « *installés dans des baraques à parois mobiles qu'on relève de manière à les mettre pour ainsi dire dans un bain d'air perpétuel. Aussi les résultats obtenus sont-ils des plus satisfaisants*³⁸ ».

³³ *Ibid.*

³⁴ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Les calculs approximatifs réalisés à partir du rapport de Boisdeffre donnent les résultats suivants, par ordre décroissant à Kazan : Maladies des yeux entre 40 et 50% des hospitalisés, syphilis : 30% ; typhus : entre 20 et 30 %. Sans qu'il soit possible de donner de chiffres précis, Boisdeffre explique qu'à Kiev, la syphilis représente la première source d'hospitalisation avec plus de 30% des malades.

³⁸ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

Au bilan³⁹, pour le capitaine de Laisle comme pour le lieutenant-colonel de Boisdeffre, et ce dans des rapports rédigés à six ans d'intervalle, « *les grands hôpitaux ne le cèdent au point de vue de la science, de la salubrité, de la charité chrétienne à aucun de ceux qu'il m'ait été donné de visiter en Europe...* » et « *le service médical de l'armée est digne d'éloges*⁴⁰ ».

Si les rapports militaires nous permettent de découvrir, directement ou indirectement, l'ensemble de la société russe à travers le prisme spécifique de son armée, ils demeurent centrés sur l'observation de cette dernière afin d'en juger la réforme par Milioutine, d'en évaluer la valeur comme allié au temps des négociations de la convention militaire puis d'en mesurer la puissance réelle et les capacités d'intervention contre l'Allemagne dès le début des années quatre-vingt-dix. Pendant toutes ces années, l'armée russe est observée, scrutée, analysée, disséquée avec une précision qui pousse le souci du détail jusqu'à recueillir et à ramener en France, avec le capitaine de Laisle⁴¹, des échantillons des tissus des uniformes des unités qu'ils visite ainsi que des échantillons des cuirs utilisés pour confectionner les bottes de cavalerie ou les différents articles de sellerie⁴². Nous évoquerons ici principalement, dans la continuité des propos sur les manufactures et les hôpitaux militaires, les aspects considérés ou perçus comme caractéristiques de la vie quotidienne des soldats de l'armée impériale russe puis la découverte progressive par les officiers français du monde cosaque.

Quelques aspects de la vie quotidienne du soldat russe

A une époque où la France construit toutes les casernes et quartiers qui structurent peu à peu l'espace national de la III^e République, les officiers en mission portent une attention particulière aux conditions de logement des soldats russes. Ils découvrent que les casernes, là où elles existent, sont, en règle générale, en très bon état. Ce qui pousse à penser que le conscrit russe comme son homologue français y découvre des conditions de vie et d'hygiène quotidiennes meilleures que celles de leurs campagnes respectives. Seul bémol de taille, la Russie ne compte pas suffisamment de casernes pour loger tous ces conscrits. Ceux qui ne peuvent être encasernés sont logés dans des maisons louées à des particuliers décrites comme « *sales, petites, disséminées*⁴³ » à Voronège et à Kazan. La literie est très bien décrite avec, dans les chambrées des casernes, une « *épaisse paille* », des draps et des couvertures fournis par les services de l'intendance et un couvre-pied, acheté par le soldat. A la différence de la France, le paquetage n'est pas rangé, conformément au règlement, sur une « *planche à bagages* », mais dans un grand coffre de bois glissé sous le lit - ce qui est considéré comme judicieux - et « *au lieu de traversin chaque homme a, suivant la mode russe, deux petits oreillers* ».

³⁹ Boisdeffre consacre également de longs développements à l'organisation et au fonctionnement dans les unités militaires des « ambulances militaires » qu'il juge par exemple à Kazan et par opposition à l'hôpital, « fort sales et fort mal tenues ». Il pousse le souci du détail jusqu'à décrire avec précision le système sanitaire des régiments sans négliger les questions liées à la salubrité de l'eau et à la mise en place des feuillées.

⁴⁰ Capitaine de Laisle et lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op.cit.*

⁴¹ Le capitaine de Laisle illustre également son rapport d'une carte, de vingt photographies et d'autant de croquis.

⁴² Ce souci du détail va, en ce qui concerne par exemple l'équipement et l'armement individuel que nous ne développons pas ici, jusqu'à décrire la cuirasse des cuirassiers qui pèse 19 kilos 220 gr et n'est que « *peu appréciée comme sécurité contre les balles...* », le sabre droit, ou latte (*Palasch* en russe), qui « *ressemble au sabre français avec une longueur totale de 1, 12 m, une largeur au milieu de 0, 044, un poids de 2, 069 kg mais pêche par sa solidité* », le revolver réglementaire qui serait un Smith et Wesson à six coups, la lance qui « *mesure 2,74 m pour 3,075 kg* ».

⁴³ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

L'alimentation des hommes est abondante et de qualité ce qui leur « *permet de résister à la fatigue*⁴⁴ ». La ration quotidienne de pain est évaluée à une livre trois-quarts⁴⁵ par le lieutenant-colonel de Boisdeffre et à 1 230 g par le capitaine de Laisle, qui précise qu'il est « *noir et gluant, et que les soldats s'en délectent* ». Il ajoute en ce qui le concerne : « *Je l'ai goûté et ne l'ai pas trouvé mauvais...* ». La part de viande est d'une livre pour les officiers et de trois quarts de livre pour les soldats. Le reste de l'alimentation fournie réglementairement est constituée de 154 g de gruau, de 100 g de lard fumé et de 150 g d'eau de vie. Le vin n'est distribué qu'en cas de maladie car il est considéré « *uniquement comme un remède* ». Notons enfin que les hommes de garde bénéficient d'un supplément à base de « *choux aigre, aliment très apprécié du soldat et qui rappelle la choucroute*⁴⁶ ». Les deux boissons essentielles sont le thé et le kvas. Dans presque tous les régiments, les soldats se cotisent pour disposer de la première à discrétion et les officiers ajoutent régulièrement un supplément pour « *améliorer la qualité de cette boisson nationale et garantir la quantité* ». Le kvas, généralement inconnu des Français à leur arrivée, est présenté comme une sorte de deuxième boisson nationale avec le thé. Résultant, explique le capitaine de Laisle, de la fermentation du pain noir dans l'eau, « *le goût n'en est pas désagréable* ». Il ajoute : « *Tout Russe, même l'empereur, boit d'habitude du kvas, cette boisson contient une assez forte proportion d'alcool, elle cause assez facilement l'ivresse* ». Les Français découvrent enfin, en s'en étonnant, la composante « communautaire » de l'organisation du service d'alimentation des hommes dans les régiments, articulée autour de l'*Artelschik* (membre de l'association coopérative) qui, élu par ses pairs et agréé par ses chefs, s'occupe de tout ce qui relève de l'alimentation⁴⁷.

Aspect particulier mais non négligeable de la société militaire, la prison militaire est étudiée sous le double aspect de la salle de police, installée dans l'enceinte de toutes les unités militaires, et de la prison militaire au sens strict du terme. Le capitaine de Laisle note que dans les régiments, l'administration militaire russe a créé un système disciplinaire et répressif organisé en quatre niveaux. Le soldat turbulent à l'excès est envoyé en salle de dépôt sans être puni. Il y « séjourne » sans être réglementairement puni. Si cela n'est pas suffisant, il est enfermé pour la nuit dans la salle de discipline. Enfin s'il est disciplinairement sanctionné il est enfermé, selon la gravité de sa faute, en salle claire ou en salle obscure⁴⁸.

La seule prison militaire décrite est celle de Moscou, considérée comme « modèle ». Quelques brèves explications suffisent à comprendre la modernité affichée de cette prison dont les bâtiments organisés en étoile contiennent 200 cellules disposées dans des galeries qui convergent sur un centre de surveillance unique. Chaque cellule est constituée d'un lit se relevant, d'un poêle, d'un meuble pour les vêtements, d'un lavabo... et « *si le détenu a besoin de quelque chose, il n'a qu'à presser un bouton et un petit signal rouge sort de sa porte dans le couloir et avertit le gardien...* ». Enfin la chapelle centrale est la seule destination possible hors de la cellule. Les prisonniers peuvent s'y rendre lors de la messe dominicale et à l'occasion des principales fêtes religieuses orthodoxes. Ils demeurent dans ce cas isolés les uns des autres pendant le parcours de la cellule à la chapelle où ils sont individuellement confinés dans l'une de ses cent cellules individuelles.

Pour les officiers français de la fin du XIX^e siècle, la pratique religieuse des Russes et la place de la religion au cœur de l'armée demeurent une source constante d'émerveillement, comme le note le capitaine de Laisle, lorsque, citant une source russe, il écrit : « *La Russie est dans le*

⁴⁴ Capitaine de Laisle, *op. cit.*

⁴⁵ La livre russe correspond à 409 grammes.

⁴⁶ Capitaine de Laisle, *op. cit.*

⁴⁷ L'artel est un mode d'organisation en coopérative typiquement russe et largement représenté dans toute la société impériale.

⁴⁸ Ce qui, toutes choses égales par ailleurs, correspond dans le système français à la « consigne », à la consigne de nuit, aux arrêts simples et aux arrêts de rigueur.

ciel, le czar dans le sanctuaire, l'église dans la caserne, l'aumônier sous le drapeau, le soldat tout autour et le peuple au milieu ». Emerveillement encore quand il découvre qu'à Saint-Pétersbourg chaque régiment a son église : « *on est surpris lorsque demandant le nom d'une église qui conviendrait à une grande paroisse, on vous répond, c'est l'église des cosaques de la Garde, du régiment Préobrajensky, des gardes à cheval....* ». Emerveillement enfin quand le lieutenant-colonel de Boisdeffre note que l'ataman des cosaques du Don dispose de sa propre chapelle, de 40 choristes et de 60 musiciens...

Les Cosaques

Il semble bien, sans qu'il soit possible dans l'état actuel de notre réflexion d'en fournir une explication définitive, que les Cosaques exercent une fascination particulière sur les officiers français, surtout sur les officiers de cavalerie. Gageons néanmoins que les souvenirs des campagnes de 1812 à 1815, en Russie, puis en France, ont laissé dans la mémoire collective des militaires français un souvenir supérieur à l'introduction dans le vocabulaire courant français du mot « *bistrot*⁴⁹ », que la comparaison entre l'organisation et l'emploi des Cosaques et des troupes montées de l'armée d'Afrique peuvent fournir des éléments de réflexion utiles et n'excluons pas enfin une attirance, assez constante chez les militaires français pour un « exotisme » omniprésent chez les Cosaques.

Quelles qu'aient été les raisons de leur intérêt pour le monde cosaque, les Français rapportent de leurs voyages en terres cosaques une somme d'informations remarquables, qui permet d'en dresser un tableau unique d'un point de vue aussi bien militaire qu'ethnographique ou sociologique qui n'est ici qu'effleuré. Visitant plusieurs « armées cosaques⁵⁰ », le lieutenant-colonel de Boisdeffre consacre de longs développements aux Cosaques du Don. Parcourant ce qu'il appelle en toute logique la « *Woïsko du Don* » il entreprend de la décrire, signalant que les steppes n'y sont pas « *des steppes arides, comme leur nom en évoque quelque fois l'idée, mais de steppes verdoyantes, portant sur leurs plus grands espaces une herbe excellente et sur d'autres, fertiles en céréales*⁵¹ ». Puis il dépeint leurs villages (ou *Stanitzi*) qui « *présentent l'apparence de villages russes ordinaires, mais de beaux villages*⁵² », avant de consacrer de nombreuses pages à la question centrale des chevaux⁵³, à l'organisation militaire, particulière⁵⁴ et générale, des différentes armées cosaques et surtout à leur singularité dans l'empire russe. Leur organisation sociale semble attirer Boisdeffre quand on lui présente les conditions dans lesquelles les Cosaques exercent la justice dans les *stanitzi*, chacune ayant, par exemple, « *le droit d'expulser les mauvais sujets incorrigibles*⁵⁵.... » et même de les ostraciser en Sibérie avec l'accord de l'ataman et l'empereur. Tout comme l'attire leur fort sentiment d'indépendance, reconnu par Saint-Pétersbourg, et leur sentiment d'appartenir à une caste spécifique qui leur interdit de déchoir ou de se commettre en acceptant des emplois jugés dégradants comme celui de valet de ferme ou d'employé de maison : « *le prince Mirski,*

⁴⁹ Qui rappelons le n'est pas la traduction du mot estaminet ou taverne, mais du mot « vite ».

⁵⁰ « L'armée cosaque » ou comme l'écrit de Boisdeffre « la Woïsko » constitue la base aussi bien territoriale qu'organisationnelle des Cosaques. Aussi les expressions généralement utilisées de « Cosaques du Don » de « Cosaques du Kouban », de « Cosaques du Terek » correspondent-elles à une réalité autant administrative qu'humaine.

⁵¹ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

⁵² *Ibid.*

⁵³ Races, morphologie, élevage, dressage, entretien, conditions d'utilisation, achat, vente,...

⁵⁴ Développements sur l'armement avec le fusil Berdan (donc moderne), le sabre et le poignard traditionnels (*Schaschka* et *Kindjal*)...

⁵⁵ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

*si élevée que soit sa position, écrit Boisdeffre, me disait qu'il lui était impossible de trouver des domestiques cosaques*⁵⁶ ».

Quittant le registre ethnographique, Boisdeffre observe également les pratiques des cosaques et de leurs chefs et leur utilisation comme unités de répression ou de maintien de l'ordre. Évoquant la répression des « émeutes contre les Juifs » pratiquée par le prince Mirski, ce dernier lui explique qu'il n'hésita pas un instant à agir avec « la plus grande énergie ». Ainsi, alors qu'un des « gouverneurs voisins, son collègue moins résolu, avait fini après beaucoup d'atermoiements par faire disperser l'émeute à coups de Nagaïka », le prince Mirski, écrit Boisdeffre, qui ne « connaît que la loi et le respect des règlements » fait tirer sur les émeutiers, commentant : « Quant à moi, j'aime mieux tuer les gens que les battre ». Partant du récit de cette répression ponctuelle, Boisdeffre lui confère un intérêt d'un ordre différent lorsqu'il explique, à l'intention de Paris, que le prince Mirski est certainement appelé « à jouer un rôle considérable dans la prochaine réorganisation de ministère de la Guerre⁵⁷ », qu'il a des idées « très arrêtées sur la défense de la Russie » car il estime que la Russie vit dans des conditions particulières et « il ne lui vaut rien de vouloir calquer l'Allemagne... ».

En fait, le prince Mirski apparaît sous la plume de Boisdeffre comme un opposant aux réformes de Milioutine et un partisan du respect d'une certaine tradition russe face à la modernité d'inspiration germanique. Il dénonce dans le premier cas les dépenses militaires, principalement en termes de fortifications face à l'Allemagne, persuadé que la défense de l'empire réside dans son immensité et le patriotisme de son peuple⁵⁸. Quant aux traditions, il dénonce la modernisation et donc la banalisation voulue par Milioutine de l'organisation des cosaques. Il tente ainsi de s'opposer à la désignation centrale des atamans des Stanitzi, traditionnellement élus, et ne comprend pas que l'on veuille former les cosaques dans des « gymnases civils », trouvant « inutile de bourrer de latin et de grec ces jeunes sauvages appelés uniquement à faire des militaires [car] on ne fait ainsi qu'affaiblir et compromettre l'esprit cosaque⁵⁹... »

En conclusion

Au-delà de la nécessité déjà évoquée d'étudier systématiquement tous les rapports réalisés par les officiers français qui séjournent en Russie entre la fin de la guerre franco-prussienne et la Grande Guerre, deux axes de réflexion et de recherche apparaissent. Le premier, le plus important est celui du besoin d'une réflexion méthodologique sur la Russie de cette période insuffisamment connue pour des raisons historiographiques étroitement liées à l'histoire politique de la Russie du XX^e siècle. Le second, qui résulte du premier, pousse à envisager un examen nouveau de cette armée russe telle que la découvrent les Français et d'en dresser, avec l'aide des sources de première main disponibles en France et en Russie, un tableau nouveau, plus complexe et plus complet que ce qui est généralement connu afin de mieux rendre compte et de mieux comprendre l'histoire militaire franco-russe au temps de l'alliance éponyme. Et de dépasser, en l'approfondissant, cette remarque ultime du lieutenant-colonel Négrier : « Je pense que bien des personnes se font en France des idées peu exactes sur les sympathies que le Césarévitch peut avoir pour notre pays. Je crois qu'il n'a pas plus de sympathies pour les Français que pour les Prussiens ou les Autrichiens. Il est Russe, dans toute la force d'expression de ce terme. Le nouveau règne se fera remarquer par un

⁵⁶ *Ibid.*

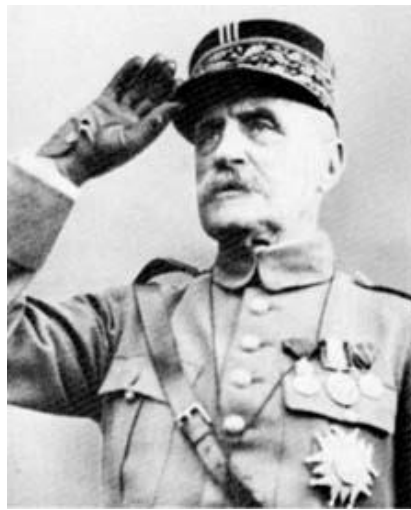
⁵⁷ Lieutenant-colonel de Boisdeffre, *op. cit.*

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

changement notable dans les habitudes et les allures de la Cour... La politique du nouvel empereur se résumera en ceci : La Russie d'un côté, le reste des Nations de l'autre⁶⁰ ».

Frédéric Guelton



Dépêche télégraphique du Général Foch à l'Attaché Militaire de l'Ambassade de France en Russie

⁶⁰ Lieutenant-colonel Négrier, *op. cit.*

Etat-Major de l'Armée

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE A CHIFFRER

3° Bureau.I.

Paris, le 21 SEP 1917

923 3/11

Chiffre

CHIFFRE ET EXPÉDIE
le 21 Septembre 1917. 21h
sous les Nos 1178-1179 et 1180
90-98 et 70 gr

LE MINISTRE DE LA GUERRE

à M Attaché Militaire, Ambassade de France
à Pétrograd.

1178
1179
1180

1°- Soumission des troupes russes rebelles du Camp de la
vent d'être réalisée
COURTINE ~~est un fait acquis~~; elle a été obtenue par Général
ZANKEWITCH dans les conditions suivantes :

Le 14 Septembre à 15 heures remise d'un ultimatum -
blocus étroit du Camp - suppression de tout ravitaillement.

Le 16 à partir de 10 heures du matin, terme imparti par
l'ultimatum, tir de quelques coups de canon espacés qui
ont amené le 17 la reddition de plus de 8.000 mutins.

La reddition d'un dernier groupe d'une centaine de
mutins a été assez facilement obtenue le 19 au matin.

2°- Seules des unités russes ont été utilisées par le Général
ZANKEWITCH pour cette répression.

Les troupes françaises disposées en arrière des troupes
Russes pour parer à tout incident n'ont eu à intervenir
à aucun moment.

3°- Les rebelles ont eu 9 tués et 46 blessés légers; la
plupart ont été atteints non par le feu des troupes du

Général ZANKEWITCH, mais par le feu des mutins eux-mêmes qui tiraient avec des mitrailleuses contre ceux de leurs camarades qui tentaient de sortir du Camp pour faire leur soumission.

4°- Je vous prie de communiquer ces renseignements au Chef de la Mission française, qui devra en faire état ainsi que vous-même, pour rectifier toute version inexacte des faits qui pourrait être répandue en Russie.

Pour le Ministre et par son ordre,
Le Général, Major Général de l'Armée



Carnet du Jour

Mariage

Michael de Lantivy, petit-fils du Prince Serge Obolensky, avec Andrée-Anne Kerdoncuff le 15 juin 2013 en la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky.

Office

Nous vous informons qu'un office à la mémoire du **Prince Serge OBOLENSKY** sera célébré le mercredi 1^{er} janvier 2014 à 18h
En la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky
12, rue Daru Paris 8ème

Publication

Nous vous informons que le livre *Le temps retrouvé du soldat russe Anissim Ilitch Otmakhov* écrit par Monsieur Gilbert Cahen sur son grand-père, soldat du corps expéditionnaire russe, est disponible.

Vous pouvez vous le procurer directement auprès de Monsieur Cahen par mél : gilbert.cahen@wanadoo.fr, aux conditions suivantes : prix du livre 24,70€ port compris.

Vous pouvez également le trouver à la librairie parisienne « Les Editeurs Réunis ».

Discours de Madame Agnès PERSON, Maire de Saint-Hilaire-le-Grand

Monsieur l'Ambassadeur,
Monsieur le Préfet,
Monsieur le Vice-Président du Conseil Général, cher
Christian,
Monsieur le Président de la Communauté de communes,
Monsieur le Président De Brevern,
Messieurs les Colonels,
Messieurs les Anciens combattants et Porte-drapeaux,
Mesdames et messieurs les Elus, et représentants des
collectivités,
Mesdames et Messieurs et chers amis,
C'est avec beaucoup d'émotion et un plaisir partagé que la
commune de Saint-Hilaire le Grand vous reçoit aujourd'hui
dans l'emprise de son territoire, sur cette terre Russe, sur
ce sol marqué par les événements tragiques dont nous
fêtons aujourd'hui le 97ème anniversaire.
Votre association a été éprouvée depuis 2011 par la
disparition de 3 de ses membres fidèles des premières
heures, Messieurs OBOLENSKY et BAKCHINE et nous savons
à quel point ils se sont investis les uns et les autres dans
l'œuvre de mémoire que nous poursuivons aujourd'hui,
nous ne les oublierons pas, et cette cérémonie sera
empreinte d'une émotion certaine, en hommage particulier
à Monsieur Sergueï Sergueievitch OBOLENSKY, qui nous a
quitté le matin du 1er janvier au milieu des siens.
Monsieur le Prince OBOLENSKY, que pour ma part j'ai
toujours connu depuis 30 ans que je suis habitante de
Saint-Hilaire le Grand, m'a été présenté ainsi par Monsieur
Hubert GANGAND, le Maire qui m'a précédé, il nous laisse
l'image d'un homme d'une fidélité absolue à la cause de
l'ASCERF, un homme droit et bon, et dont le regard clair se
soulignait d'une force de caractère qui transparaissait dans
ses sourcils épais. Nous avons du ensemble et avec
Monsieur BAKCHINE son fidèle associé nous préoccupé en
son temps de problèmes d'arbres au moment de la grande
tempête de 1999, d'assurances, et d'eau, soucis que nous
retrouvons de manière récurrente au cours du temps. Nous
sentions malgré sa droiture, ses forces décliner depuis
quelques années, et je pense que c'est grâce à lui, et au
Général GOURAUD qui en leur temps ont défendu la
Mémoire des combattants de toutes Nations morts pour la
France, que nous sommes ici aujourd'hui et que nous

perpétuons le souvenir.

Je suis assurée en voyant le nombre de pèlerins assistant à la levée des couleurs ce matin même, et à votre nombre cet après-midi malgré le temps maussade, que la mémoire est sauve, que tous ici enfants, jeunes, adultes qui viennent aujourd'hui pour la 1ère fois, vous reviendrez, car jamais on ne sort indifférent de cette cérémonie, et cette émotion ressentie de la Russie sur les terres champenoises m'a fait revenir et vous fera revenir.

L'instant est fort, l'émotion touche au plus profond de notre être et la vision du sacrifice humain consenti s'entretient dans les éléments qui nous parviennent : une promenade ici, un spectacle théâtral comme hier soir « Ceux de 14 » à la Salle des fêtes de Saint-hilaire le grand, une lettre de poilu, une reconstitution de tranchée, des dessins de soldats, ou des poèmes, les hymnes tout à l'heure proclamés.

Le centenaire et toutes les cérémonies et évènements qui vont se succéder dans les 4 années à venir vont définitivement inscrire le terrible conflit mondial dans l'Histoire du Monde, la chance de l'Humanité d'aujourd'hui est bien de pouvoir construire son avenir sur des racines connues, vraies, entachées de sang, et de faire savoir qu'il est trop inconcevable de faire revivre à n'importe quel peuple ce qui a pu se passer de 1914 à 1918.

L'occasion m'est donnée ici de remercier Monsieur de Brevern et toute l'Association de s'impliquer de telle manière, par leur présence, leur ténacité, leur volonté de faire connaître à tous les marnais qui l'ignorent souvent et à tous les français ou les russes qu'ils rencontrent, le souci qu'ont eu ensemble la France et la Russie d'honorer depuis la fin du conflit, les hommes venus au nom du service mourir ici, en construisant le cimetière, le monument aux morts à nouveau opérationnel depuis 2011, et la Chapelle, il nous revient aussi dès demain une action de communication importante pour poursuivre l'œuvre de l'Association et lui donner dans toutes nos manifestations l'importance qu'elle mérite.

L'an passé, nous accueillions les habitants des Saint-Hilaire de France, eux-mêmes, ravis des explications reçues et de la découverte du site sont nos ambassadeurs dans leurs territoires.

Merci encore de tous ces efforts, nous savons que vous ne ménagez ni votre peine ni votre temps, merci à l'armée qui chaque année, accompagne l'installation et sans qui nous ne pourrions maintenir de telle manière les cérémonies, merci à la musique qui nous a accompagné avec brio ,merci aux porte-drapeaux et aux anciens combattants, pour leur fidélité, merci à vous tous les enfants, les jeunes et moins jeunes et fidèles qui entretenez le devoir de

mémoire et au nom du Président du Conseil Général, René-paul SAVARY, du Député, Benoist APPARU, absents ce jour, et en mon nom propre, je vous souhaite à tous un excellent dimanche de pèlerinage ici.

Agnès PERSON, 19 mai 2013

ALLOCUTION PRONONCEE PAR LE PRESIDENT DE L'ASCERF LE DIMANCHE 19 MAI 2013 DEVANT LA STELE DE LA CLAIRIERE DU CAMP DE MOURMELON

Mesdames, Messieurs,

C'est avec une certaine émotion que je prends aujourd'hui la parole. C'est la 1^{ère} fois cette année depuis quelque cinquante ans que nous célébrons notre Pèlerinage de la Pentecôte sans la présence à nos côtés du Prince Serge Obolensky. C'est un vide immense mais aussi l'obligation de poursuivre la mission qui est la nôtre, celle qu'il nous a confié en nous faisant confiance, à savoir perpétuer la mémoire des soldats russes, venus soutenir en terre amie le combat de leurs frères d'armes français.

Cette année, nous commémorons le 90^{ème} anniversaire de la création de l'Association des officiers russes, anciens combattants sur le front français, qui en 1990, à la disparition du dernier survivant du Corps expéditionnaire, est devenue l'Association du souvenir du Corps expéditionnaire russe en France 1916-1918, l'ASCERF.

90 ans – c'est un bail sérieux. Mais il est surtout crédible car nous sommes toujours là et la mission initiale n'a rien perdu de son actualité. Au cours de toutes ces années, le flambeau ne s'est jamais éteint et la mémoire de ces courageux combattants, venus de Russie soutenir la France, a été non seulement préservée mais également perpétuée et développée. Comme en témoigne la place qui leur est réservée dans les futures commémorations officielles de la Grande Guerre.

Pendant plus de 70 ans, l'Etat qui avait pris illégalement la place de la Russie impériale avait tiré un trait sur l'existence de ces combattants, politiquement « incorrects ». Au moment de la « perestroïka » et de la « glasnost », un 1^{er} frémissement d'intérêt s'est fait sentir, venu des milieux universitaires et intellectuels russes. Il a enflé considérablement depuis que l'Etat russe a commencé à reconnaître les erreurs et trahisons du bolchévisme. Aujourd'hui, la Russie actuelle veut renouer avec son passé historique et a réintégré les millions de combattants de la 1^{ère} Guerre Mondiale dans la mémoire collective de son peuple. Dont notre cher Corps expéditionnaire en France et la Légion russe pour l'honneur. Ce dont témoigne la présence en ce jour, à nos côtés, de Monsieur Alexandre Orlov, Ambassadeur de la Fédération de Russie.

L'Association du souvenir du Corps expéditionnaire russe est bien connue en Champagne, là où ce dernier opérait. Elle a depuis sa création toujours entretenu les liens les plus étroits avec les autorités civiles et militaires régionales, avec les élus nationaux, régionaux, départementaux, les municipalités, les associations d'anciens combattants. Est-il besoin de rappeler qu'elle est membre fondateur de l'Association du Souvenir des Morts des Armées de Champagne, l'ASMAC ? A l'initiative de l'ASCERF, il y a deux ans, un monument aux morts du Corps expéditionnaire a vu le jour de ce même cimetière de Saint-Hilaire-le-Grand. L'année précédente, l'ASCERF participait à l'érection d'une stèle à la mémoire des combattants russes au fort de la Pompelle.

Actuellement, nous mettons en œuvre un projet qui nous tient à cœur depuis longtemps et pour lequel nous avons posé des jalons il y a déjà plusieurs années. A savoir, un monument à la mémoire de la brigade russe qui s'est illustrée avec brio, en reprenant Courcy aux Allemands, pendant l'offensive Nivelles d'avril 1917. Ce projet devrait voir le jour l'année prochaine, ayant rencontré le même intérêt et un soutien déterminant de la part de Monsieur l'Ambassadeur de la Fédération de Russie. Pourquoi dès 2014 et non 2017 ? C'est pour rappeler que, dès 1914, la Russie intervenait puissamment dans le conflit pour apporter son soutien à la France.

Bien d'autres manifestations nous attendent au cours des années qui se présentent.

Elles seront souvent articulées autour de notre Pèlerinage traditionnel de Pentecôte que nous viseront à développer. Comme vous le savez, si cette manifestation connaît toujours un grand succès, c'est en grande partie grâce à vous tous, à votre fidélité, à votre participation, votre présence. Les autorités civiles et militaires, les élus, les associations d'anciens combattants, la fanfare, les pompiers, les anciens, les plus jeunes, à vous tous, un grand MERCI ! Je n'oublie pas les organisateurs sans lesquels il n'y aurait pas de Pèlerinage, les associations russes, de jeunesse et de moins jeunes, et « FONDAMENTAL ! » la cuisine et les volontaires qui s'activent autour, de l'épluchage des légumes au service des tables, du buffet, de la crierie et des souvenirs.

Comment parler de Pèlerinage sans évoquer notre clergé, le chœur ? Notre reconnaissance va au Père Anatole, notre aumônier, au Père Alexandre, protodiacre, chef de chœur, chargé des visites du sanctuaire. Merci d'être ce que vous êtes....et Longue vie à tous !

J'oublie certainement de nombreux amis. Je n'omettrai cependant pas ces contributeurs fondamentaux que sont nos représentants sur place, Martine et Daniel Mathe, sans lesquels beaucoup de choses nous seraient compliquées, comme les visites de la chapelle, l'entretien du domaine etc....

Je terminerai cet énoncé que je sens déjà un peu long en évoquant pour les concours que nous ont apporté les personnels militaires de Mourmelon-le-Grand. En particulier le capitaine Régis Durand et l'adjudant Stéphanie Douville ainsi que les personnels ayant contribué à l'installation des tentes et du matériel.

Merci également au Colonel Méry pour son aide précieuse.

Merci à vous tous !!!

Georges de BREVERN

Ont contribué à ce numéro : Georges de BREVERN – Frédéric GUELTON – Michael de LANTIVY

Directeur de la publication : Georges de Brevern

Rédacteur en chef : Michael de Lantivy – email : mdelantivy@gmail.com

Association déclarée le 15 octobre 1923, sous le n° 162281 - *J.O.* du 9 novembre 1923, du 21 août 1956 et du 30 mai 1990 - *J.O.* du 20 juin 1990.

Affiliée à l'Union Nationale des Combattants (UNC). Membre fondateur de l'Association du souvenir des Morts des Armées de Champagne (ASMAC).

N° SIRET : 493 205 561 00019 – code APE 913 E - Org. Assoc. nca
Siège social : c/o Mme Obolensky, 135, boulevard Brune, 75014 Paris
C.C.P. 22 236 17 F Paris
www.ascerf.com
e-mail : ascerf@free.fr